

LE SANG DE PALERME



Seb Le Réveur

Le Sang de Palerme

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Héritage de Cendre	4
Chapitre 2 : Le Spectre dans la Machine	11
Chapitre 3 : L'Ozone et le Soufre	15
Chapitre 4 : Le Code du Silence	22
Chapitre 5 : L'Empire de Verre	26
Chapitre 6 : Le Point de Rupture	30
Chapitre 7 : La Mémoire du Bitume	34
Chapitre 8 : L'Omertà Numérique	39
Chapitre 9 : L'Infiltration	46
Chapitre 10 : Le Sang et l'Acier	49
Chapitre 11 : L'Effondrement Systémique	56
Chapitre 12 : Tabula Rasa	63

Chapitre 1

L'Héritage de Cendre

Le soleil de Sicile n'éclaire pas, il juge. À Bagheria, en ce mois de juillet, il pesait sur les nuques comme la main d'un confesseur refusant l'absolution. Andrea tira sur le col de sa chemise en lin, déjà poisseuse. Sous ses pieds, le gravier de l'allée de la Villa Giammarresi craquait avec un bruit de vieux os broyés. Devant lui, le déploiement de la Guardia di Finanza ressemblait à une chorégraphie d'insectes jaunes et gris s'agitant autour d'une carcasse.

On saisissait. On inventoriait. On dépeçait.

C'était la troisième opération de ce genre en un mois. Les hommes du clan restaient plantés contre le muret de pierre sèche, les mains jointes sur le bas-ventre, dans cette posture de respect feint qui masque mal la haine. Ils ne disaient rien. Le silence, à Palerme, n'est jamais un vide ; c'est une densité, un gaz hautement inflammable. Andrea les regardait sans ciller. Il connaissait cette lourdeur. Il l'avait respirée dans les couloirs de la demeure paternelle avant que le soufre ne vienne tout remplacer.

— Monsieur le Procureur, on a un problème avec le coffre.

L'adjudant-chef Ramos s'essuyait le front. Ses doigts étaient tachés d'encre et de poussière de vieux dossiers. Andrea le suivit à l'intérieur. La villa exhalait une odeur de renfermé, de cire bon marché et d'un reste de sauce tomate ayant mijoté trop longtemps. Une opulence de parvenu : des dorures criardes sur des meubles en aggloméré, des statues de la Vierge en plastique côtoyant des écrans plasma de la taille d'un panneau publicitaire. Une richesse qui a peur du vide.

Dans le bureau de Don Calogero, le patriarche, le coffre-fort était béant.

— Vide ? demanda Andrea. Sa voix était sèche. Un coup de trique.

— Presque.

Sur le velours rouge, là où auraient dû s'empiler les liasses de billets liées par des élastiques de maraîcher, gisaient une clé USB en aluminium brossé et un reçu de restaurant jauni. *« Trattoria da Totò, 12 mai 1993 »*. Au dos, trois lettres à l'encre bleue, presque effacées : *U.S.*

Un frisson, plus froid que la climatisation du Palais de Justice, parcourut l'échine d'Andrea. 1993. L'année où le bitume avait volé en éclats à Capaci. L'année où son propre père avait disparu, laissant derrière lui une odeur de cuir brûlé et un vide que vingt ans de droit pénal n'avaient pas comblé.

— Et les comptes ?

— C'est là que ça devient bizarre.

Ramos désigna un ordinateur portable de dernière génération, contrastant violemment avec les registres écrits à la main trouvés dans la cuisine.

— Le clan gérait le racket des chantiers de l'A19. Le schéma classique. Mais regardez ça. Les flux partent vers des plateformes de minage en Islande, rebondissent aux Seychelles, puis se perdent dans des protocoles de finance décentralisée. Ce n'est pas de l'argent de mafieux, Monsieur. C'est du code.

Andrea s'approcha de la fenêtre. Dehors, Don Calogero, soixante-dix ans, le visage buriné par le mépris, ne semblait pas inquiet. Ni pour ses hectares de citronniers, ni pour sa Lancia blindée qu'on treuillait. Il restait immobile, une cigarette éteinte au

coin des lèvres. Il savait que l'on ne saisissait que l'écorce. La sève était déjà ailleurs.

Andrea repensa à son frère, Luca. Luca, qui jouait avec des circuits imprimés comme d'autres égrènent un chapelet. *« Andrea, le futur n'est pas dans la terre. Elle finit toujours par nous être arrachée. Le futur est dans le nuage. On ne met pas les menottes à un algorithme. »*

De retour à Palerme, Andrea évita les grands axes. Il préférait les routes secondaires serpentant entre les collines calcinées, là où l'on voit encore les carcasses de voitures brûlées et les mémoriaux de marbre blanc. Il s'arrêta dans une station-service qui semblait dater de l'occupation alliée. Il entra dans le café attendant. L'air était saturé de tabac froid. Trois hommes assis au fond cessèrent toute conversation. Ce n'était pas de la peur, c'était une exclusion.

Il commanda un ristretto. Le patron posa la tasse avec une brutalité contenue. Le café avait le goût du fer et de la vieille cendre. Andrea le but d'un trait. La brûlure lui fit du bien.

— On dit que vous cherchez des fantômes, lâcha le patron en essuyant le zinc. Faites attention. Les fantômes de Sicile ont la peau dure.

— Le vent a tourné, dit Andrea d'une voix basse. La poussière que vous voyez dehors, c'est tout ce qu'il reste de vos vieux chefs. L'argent est devenu invisible. Et quand l'argent devient invisible, ceux qui le gardaient deviennent inutiles. Dites-le à qui vous voulez.

Au Palais de Justice, son assistante Elena l'attendait. Elle posa une carte de l'île sur le bureau. Elle n'était pas couverte de planques, mais de lignes bleues représentant des câbles sous-marins de fibre optique.

— Les Giammarresi louent des serveurs enterrés sous les vignobles de l'Etna. De la

colocation de données pour des portefeuilles anonymes. On a tracé une erreur de certificat. Une société écran au Luxembourg : *Aethelred Tech*.

Elle lui tendit une feuille. En haut, un alias utilisé dans les années 90 sur les premiers forums de hackers de l'île : *L.V. — L'Ombra.* Ses tempes battirent. *Luca Valente.*

— On a aussi intercepté un signal avant la saisie, ajouta Elena. Un "Kill Switch". Le signal de réception venait du centre-ville. De l'immeuble moderne juste en face d'ici.

Andrea se leva d'un bond. Par la baie vitrée, il fixa le bâtiment de verre qui renvoyait l'image déformée du Palais de Justice. Il comprit que la guerre n'était plus celle des Lupara. Les cadavres ne seraient plus laissés dans des coffres de voitures. Ils seraient effacés numériquement, ruinés par un clic à l'autre bout du monde. Son frère était l'architecte de ce nouveau monde.

— Préparez une équipe. Pas la brigade financière. Je veux les commandos du GIS. Et je veux que tout soit fait en silence.

Vingt minutes plus tard, Andrea pénétrait dans les bureaux de *Aethelred Tech*. L'odeur changea instantanément : ozone, plastique chauffé, café soluble. Sous les plafonds décorés de fresques écaillées, des processeurs ronronnaient. Au milieu de cette cathédrale numérique, un homme était assis, les mains sur la tête. Le Ragioniere. L'homme qui, en 1993, pesait les liasses de billets pour le père d'Andrea.

Le vieillard leva les yeux. Il ne dit rien sur les yeux d'Andrea, mais sa manière de fixer le magistrat, avec une pitié glacée, valait tous les discours.

— Où est l'argent, Don Mimì ?

— Tu cherches encore de l'or qu'on peut toucher, Andrea. Tu es un anachronisme.

Regarde ces écrans. Chaque fois qu'un Palermitain paie son café par téléphone, chaque fois qu'un algorithme décide du prix du blé, une fraction de centime remonte vers lui. Sans menace. Sans sang. Le sang ne sèche plus, Andrea. Il alimente le réseau.

Andrea saisit le Ragioniere par le revers de son veston en lin.

— Mon frère ne fait pas ça pour l'argent, Mimì.

Le vieil homme rit doucement. Il pointa une ligne de commande sur un écran :
CAPACI_1992.log.

— Il ne venge pas le passé, Andrea. Il le possède. Tu es dans sa maison. Il te laisse fouiner parce qu'il sait que tu ne trouveras rien qu'il n'ait décidé de te montrer.

Andrea quitta l'immeuble. La chaleur le frappa comme un coup de poing. Il ordonna à Santoro, son chauffeur, de rouler vers la Kalsa. Il avait besoin de retrouver la pierre humide.

Au *Bar del Porto*, le silence s'installa. Zi Tano essuyait le zinc. Andrea remarqua sous le comptoir un terminal de paiement dernier cri, relié à une fibre optique dissimulée derrière des câbles dénudés. Dans ce quartier de troc, l'anomalie hurlait.

— *U Squalu*, souffla Tano quand Andrea montra le reçu. L'ombre de ton père. On le pensait mort à Capaci. Mais les requins plongent profond pour attendre que l'orage passe.

Soudain, un T-Max s'arrêta à leur hauteur. Le conducteur, casque intégral, tendit une tablette. L'écran affichait l'Alfa Romeo d'Andrea, garée plus loin. Un point rouge de viseur laser dansait sur la tempe de Santoro.

Une voix passa par les haut-parleurs du casque. Calme. Affectueuse.

— Tu es venu pour les souvenirs, Andrea ? Ou pour les comptes ?

— Luca.

— Le monde a changé, petit frère. Papa croyait en la terre. Moi, j'ai compris que l'information est la seule monnaie qui ne se dévalue pas. Mon code est plus pur que ta Constitution. Ne réveille pas les fantômes. À Palerme, quand un mort se lève, c'est pour réclamer une place dans le cimetière des vivants.

Le point rouge disparut. Le scooter rugit et s'évapora dans les ruelles.

Andrea regagna sa voiture, les mains tremblantes d'une rage froide. Son téléphone vibra. Une vidéo en direct s'ouvrit sur son écran. On y voyait son propre bureau, à la Procura. Graziano, son inspecteur le plus fidèle, y glissait un document du dossier "U Squalu" dans sa veste avant de s'allumer une cigarette.

Un message s'afficha : *« La loyauté est une donnée volatile. Bienvenue dans le nouveau monde. »*

La clé s'auto-formata. Andrea resta prostré dans le noir. Il comprit que Luca ne se cachait pas. Il l'observait par les yeux de ses propres collègues. Il était infiltré dans les veines de l'État.

Il ne retourna pas au bureau. Il prit la direction de la Via d'Amelio. Il avait besoin de toucher le sol, de se rappeler que sous les algorithmes, il restait la poussière. Un dernier message crypté tomba sur son téléphone :

« Le dîner est servi à la Villa Igeia. Table 12. Ne fais pas attendre la famille. »

Andrea vérifia le chargeur de son Beretta. Quinze balles. Quinze arguments contre l'immortalité numérique. Il écrasa l'accélérateur, s'enfonçant dans la nuit palermitaine. Le Sang ne séchait pas. Il changeait juste de canal.

Chapitre 2

Le Spectre dans la Machine

L'air de la salle des scellés du centre de police technique de Palerme était saturé d'ozone et de cette odeur de plastique chauffé, une métastase logicielle qui semblait dévorer l'oxygène. À l'extérieur, le sirocco léchait les façades ocre du Corso Vittorio Emanuele, charriant une poussière de soufre ; à l'intérieur, le froid était chirurgical, réglé pour préserver les processeurs des unités saisies à Bagheria.

Andrea fixa l'écran. Un tic nerveux faisait tressauter sa paupière gauche, héritage de nuits blanches passées à traquer l'invisible. Devant lui, le terminal affichait une arborescence de fichiers chiffrés, un labyrinthe binaire que les experts du GICO tentaient de forcer depuis l'aube.

— Procureur, on a un parasitage dans le protocole. Une brèche, murmura l'adjutant-chef Moretti.

Moretti était un homme du Nord, sec, dont la seule concession à la culture locale était une consommation frénétique de ristrettos huileux. Il ne souriait jamais. À Palerme, le sourire est une diversion ; le silence de Moretti était sa seule preuve d'intégrité.

— *Cazzo de un Giuda*... jura le Milanais entre ses dents en tapotant nerveusement son clavier. Regardez ça.

Le logiciel de décryptage venait de buter sur une clé de voûte, une signature alphanumérique servant de sceau au système de blanchiment : *120593-LUC-S*.

Andrea sentit une goutte de sueur froide glisser le long de sa colonne vertébrale. 12

mai 1993. Un mercredi de chaleur insupportable où son frère Luca s'était volatilisé dans la poussière blanche d'un chantier de Carini. La "lupara bianca".

— Continuez l'extraction, ordonna-t-il, sa voix n'étant qu'un souffle rauque.

Il quitta la pièce. Il avait besoin d'air, même si celui de Palerme était une insulte. Dans le couloir, le bruit des rideaux de fer qu'on baissait dans la rue voisine résonnait comme des salves d'exécution. C'était ce silence-là, le silence de la peur de la rue qui s'installe au passage des voitures de fonction, qui l'oppressait le plus.

Il monta dans son Alfa Giulia blindée. Salvo, son chauffeur, l'emmena vers la Cala. La voiture fendait un Palerme où les entrepôts de tôle rouillée abritaient désormais des fermes de minage de cryptomonnaies. La "Nouvelle Voie" ne portait plus la coppola, mais des costumes en vigogne et des montres connectées.

Au "Bar de la Cala", Andrea s'accouda au zinc. Dans l'ombre, le vieux Don Vincenzo l'observait.

— Le monde change, Don Vincenzo, dit Andrea sans se retourner.

— Le monde change, Monsieur le Procureur, répondit la voix chevrotante. Mais le sang, lui, garde toujours le même goût. Vous cherchez un écho binaire, mais les échos n'ont pas de comptes en banque.

— Celui-ci en a. Et il utilise la date de sa propre mort comme mot de passe.

Le téléphone d'Andrea vibra. Un message de Moretti : **“La signature remonte à Aeterna Solutions. Ils gèrent les systèmes de surveillance urbaine de la ville, Monsieur le Procureur.”**

L'ironie était totale. La mafia ne corrompait plus l'État ; elle lui vendait ses yeux électroniques. Andrea serra dans sa poche la médaille de Sainte Rosalie qu'il portait depuis l'enfance. "Tant que tu l'as, le sang ne mentira jamais", lui avait dit Luca.

À deux heures du matin, bravant les ordres de sa hiérarchie, Andrea entraîna Moretti vers la zone industrielle de Carini. L'usine d'Aeterna Solutions était un temple de verre. À l'intérieur, le choc thermique fut violent. Des rangées de serveurs clignotaient dans un rythme hypnotique. Au fond, une silhouette était assise devant une console.

L'homme ne se retourna pas.

— Tu es en retard, Andrea.

Luca. Son visage, lorsqu'il se tourna enfin, était d'une pâleur de cire, étiolé par l'ombre des processeurs. Il n'était plus un homme, mais une extension du réseau.

— Je vais tout démanteler, Luca. Chaque ligne de code.

— Vérifie l'en-tête de la banque qui émet ton bulletin de paie, Andrea, répondit Luca avec une douceur terrifiante. Tu verras que nous dînons à la même table. Je ne suis pas un criminel, je suis l'infrastructure.

Soudain, une alarme déchira le silence. Les diodes passèrent au rouge.

— Ton adjoint a forcé le mauvais portail, sourit Luca. Dans une minute, tout ceci ne sera plus qu'une brique de silicium calciné.

Luca disparut par une porte dérobée tandis qu'un sifflement aigu emplit la pièce. Une fumée blanche, saturée d'acide, s'échappa des baies. C'était l'odeur de la défaite.

Andrea ressortit en suffoquant. Dehors, la chaleur de la Sicile reprenait ses droits. Il se rendit à Brancaccio, dans l'appartement-mausolée de Zia Rosalia, la veuve de l'ancien comptable de son père. Elle l'attendait avec une tablette numérique posée entre deux cierges.

— Il veille sur nous, Andrea. Il appelle ça la nouvelle loyauté.

Andrea récupéra l'appareil et se dirigea vers le seul endroit où le virtuel redevenait matériel : les ruines de la villa Valenti. Au milieu des pierres calcinées par l'explosion

de 1993, une diode bleue clignotait sur un chapiteau renversé.

L'écran de la tablette s'illumina. Une photo d'archive : deux enfants riant sur un muret, les doigts luisants de l'huile des *panelle*. Puis, un flux de données se déversa, révélant les noms des fonds de pension et des ministres irrigués par le système Aeterna.

Une voix synthétique s'éleva du boîtier caché dans les ruines :

— Le 23 mai, Andrea. À l'heure où la terre a tremblé à Capaci. Je serai au port. Pas pour me rendre, mais pour te montrer ce que ton État sacrifie pour son confort.

Le boîtier grilla dans un dernier crépitement. Andrea resta seul dans l'obscurité, l'odeur du jasmin l'étouffant presque. Il n'était plus le procureur Valenti. Il n'était plus le "Fossoyeur". Il était le frère d'un spectre qui avait numérisé l'omertà.

Il remonta dans sa Lancia. Alors qu'il s'engageait sur les quais, une notification apparut sur son GPS, pourtant hors ligne. Un seul mot, en dialecte, s'afficha avant de s'évaporer dans le noir :

"Bentornato."

Chapitre 3

L'Ozone et le Soufre

L'air conditionné de l'Alfa Romeo 159 crachait un souffle polaire qui ne parvenait pas à mordre la fournaise rance s'engouffrant par les interstices du vieux cuir. Andrea serra le volant, ses phalanges blanchies. À l'extérieur, le quartier de la Zisa ne ressemblait plus aux clichés des années de plomb. Les entrepôts de soufre avaient laissé place à des cubes de verre fumé : le « Digital Hub » de Palerme, une verrue de modernité financée par le blanchiment chirurgical des nouveaux invisibles.

Il rangea la berline le long d'un trottoir mangé par le sel. Devant lui, le bâtiment de la Synergetic-S s'élevait comme un défi. Pas de sentinelles en veste de cuir, pas de guetteurs aux coins des rues. Juste des caméras 4K à reconnaissance faciale et un silence de cathédrale électronique.

Andrea sortit du véhicule. La chaleur le frappa comme un coup de poing. C'était cette lourdeur de 1993, celle qui portait l'odeur du bitume pulvérisé après l'attentat de la Via d'Amelio. Il rajusta sa veste, sentant le poids froid du Beretta 92FS contre sa hanche. Un anachronisme de métal dans un monde de fibre optique.

Il entra dans un petit café faisant face au complexe. L'Approdo. À l'intérieur, l'obscurité était une bénédiction. Le comptoir en zinc était poisseux de sucre. Un vieil homme, le visage labouré par des décennies d'omertà, servait un expresso à un type en costume cintré rivé sur une tablette.

— Un serré, commanda Andrea.

Le serveur ne répondit pas. Il posa la tasse avec une lenteur rituelle. Le café était noir

comme de l'encre de seiche, amer, brûlant. Andrea le but d'un trait. Un carburant pour tenir debout contre les fantômes.

Dans le reflet de la vitre, il vit passer une voiture noire. Une Tesla silencieuse, glissant comme un prédateur marin. Elle s'arrêta devant l'entrée principale. Un homme en descendit. La silhouette était trop familière. Cette façon de redresser les épaules, ce port de tête altier, insultant de confiance. Luca.

Le cœur d'Andrea rata un battement. Il avait passé vingt ans à se convaincre que son frère était mort dans les décombres de leur enfance. Mais le sang ne ment jamais. Même à travers les reflets de l'acier moderne, il reconnut la démarche de leur père. Celle d'un homme qui possède la terre sur laquelle il marche.

Andrea posa une pièce sur le comptoir. Le silence du serveur pesait une tonne. L'homme savait qui il était. Il savait ce qu'il cherchait. Dans ce quartier, le silence n'était pas une absence de bruit, c'était une armure.

Andrea ressortit. La Tesla était repartie, ne laissant qu'un sillage d'ozone dans l'air saturé de gaz d'échappement. Il s'engouffra dans une ruelle latérale longeant les serveurs de la firme. Ici, l'odeur changeait. Un chant de grillons électriques s'échappait des bouches d'aération.

Soudain, le calme changea de texture. Ce n'était plus le silence d'une après-midi sicilienne, mais un sifflement aigu, presque imperceptible. Andrea leva les yeux. Au-dessus de lui, un drone noir stationnait à dix mètres. Ses quatre rotors fendaient l'air avec une précision chirurgicale.

L'instinct de survie hurla. Andrea se jeta derrière une benne à ordures au moment précis où un claquement sec déchirait l'air. Pas le fracas d'un fusil, mais le bruit d'une agrafeuse industrielle géante.

L'impact pulvérisa le béton là où sa tête se trouvait une seconde plus tôt. Un trou net, parfait. Un projectile à haute vélocité. La mafia ne tirait plus dans le tas au milieu des marchés ; elle opérait désormais des lobotomies à distance.

Andrea rampa dans la poussière de ciment, son Beretta au poing. Il se sentit ridicule. Tirer sur un algorithme volant avec du 9mm ? Le drone pivota avec la grâce d'un danseur pour contourner l'obstacle. Andrea était coincé, gibier d'une partie de chasse 2.0.

Il sortit son téléphone pour appeler son escorte, mais l'écran n'affichait que de la neige statique. Brouillage sélectif. Ils avaient créé une bulle de vide technologique.

— Luca ! hurla Andrea, sa voix se brisant sur la chaleur. Luca, je sais que c'est toi !

Le drone s'abaissa à hauteur d'homme. Un œil froid, sans haine. Un voyant rouge passa au vert sur son flanc. Andrea ferma les yeux, revoyant le sang sur le pain le jour où leur père avait été abattu. C'était sale, c'était réel. Aujourd'hui, on l'effaçait dans une ruelle propre.

Un bruit de moteur thermique déchira la symphonie électrique. Une vieille Vespa, pilotée par un gamin, surgit du bout de la ruelle. Le gosse klaxonna, un bruit strident. Le drone, programmé pour éviter les dommages collatéraux ou perturbé par la masse métallique, fit une embardée.

Andrea bondit. Il sprinta vers une porte de service, tira deux balles dans le verrou et s'engouffra à l'intérieur.

Il se retrouva dans un couloir d'un blanc aveuglant. Le calme revint instantanément. Il s'adossa à la paroi froide, haletant. La mafia n'était plus une société secrète d'hommes d'honneur dans des arrière-boutiques. C'était une entité spectrale capable de manipuler le silicium.

Il commença à marcher. Chaque pas résonnait sur la résine époxy. Il finit par atteindre une double porte en verre dépoli arborant un logo en spirale. Elle s'ouvrit automatiquement.

Le bureau était immense. Derrière une table en bois pétrifié, personne. Sur l'écran géant, des flux financiers défilaient. Des millions d'euros transitaient entre Londres et Singapour. Au milieu du chaos de chiffres, une signature cryptographique revenait sans cesse : FRATELLO.

— Tu es toujours aussi prévisible, Andrea.

La voix était synthétisée, sortant des enceintes du plafond. Andrea ne se retourna pas, fixant son reflet dans la vitre superposé à la vue de la cathédrale.

— Papa est mort dans son sang, Luca. Toi, tu vas mourir dans l'ombre.

— L'ombre ? Je suis le courant qui fait tourner cette ville, Andrea. Je suis la légitimité que tu n'auras jamais avec tes prisons surpeuplées.

— Tu es un criminel qui utilise des algorithmes. La finalité reste la même : le contrôle par la peur.

Un rire métallique résonna.

— La peur ? Non. Le besoin. Et pour ce qui est du drone... considère cela comme un avertissement.

— Où es-tu ?

— Tu cherches un corps à enterrer, Andrea ? Tu es en retard d'un siècle. Je suis dans

le flux. On ne peut pas menotter un flux.

Les écrans s'éteignirent. Andrea s'approcha de la table. Il y trouva un vieux briquet Zippo en argent, gravé aux initiales de leur père. Il était encore chaud. L'odeur de tabac brun flottait soudain dans l'air stérile. Une odeur de soufre qui n'avait rien d'électronique.

Andrea ramassa le briquet, le serrant à s'en entamer la paume. La mafia n'avait pas muté. Elle s'était juste offert un nouveau costume.

Il quitta le bâtiment et remonta dans la 159. Il ne démarra pas tout de suite. Il resta assis dans la chaleur, le briquet posé sur le tableau de bord. La guerre fratricide commençait, et il comprit qu'il ne se battait pas contre une organisation, mais contre sa propre chair codée dans le silicium.

Il prit la direction de l'Ucciardone. Le portail de la prison grimaça dans un gémissement de fonte rouillée. À l'intérieur, l'odeur de la pierre mouillée remplaça celle de la ville. Andrea traversa le bras de fer, cette section où le silence est une présence physique.

Il entra dans la cellule 41-bis. Salvatore « U Tristu » était assis sur un tabouret, épluchant une orange. Le ruban de l'écorce tombait au sol en une spirale parfaite.

— Tu as le visage de ton père quand il revenait de la chasse, Andrea. Mais lui chassait le sanglier. Toi, tu chasses des fantômes qui ne saignent pas.

— Luca a remplacé la lupara par des algorithmes, Salvatore. Il est trop propre.

Le vieil homme laissa échapper un rire rauque.

— Propre ? Luca croit qu'il peut s'échapper de la boue en montant dans les nuages.

Mais les nuages finissent toujours par retomber en pluie. Et la pluie mouille la terre.
La terre où je suis.

Salvatore se leva avec une lenteur calculée. Il s'approcha d'Andrea, l'odeur de l'agrumes et du tabac l'enveloppant.

— Tu veux le trouver ? Luca est un Valenti. Il a besoin d'une base où le signal est pur. Va à la vieille tonnara de Scopello. Celle de ton grand-père. Il y a installé ses boîtes noires. Elles chauffent tellement qu'elles font bouillir l'eau de mer.

— Pourquoi me dire ça ?

— Luca veut transformer Cosa Nostra en une banque sans visage. Il veut tuer l'honneur pour le profit. Si tu le tues, l'honneur reste sauf. C'est une affaire de sang, pas de chiffres.

Andrea sortit sans un mot. De retour dans son bureau au Palais de Justice, il s'installa devant son ordinateur. L'écran vacilla. Une fenêtre de chat s'ouvrit.

« Tu es allé voir Salvatore. Le soufre te va mal au teint, Andrea. »

Andrea tapa ses derniers mots sur le clavier : « La tonnara est un tombeau, Luca. »

« Les tombeaux sont pour ceux qui ont des corps. Ne viens pas à Scopello. »

L'unité centrale émit un sifflement avant de griller dans une fumerolle noire. Andrea resta dans le noir. Il ouvrit son tiroir, sortit le Beretta de son père et vérifia le chargeur. Quinze balles. Quinze arguments que Luca ne pourrait pas hacker.

Il quitta le bâtiment, jeta son téléphone dans une bouche d'égout et monta dans l'Alfa 159. Il prit la direction de l'ouest. Le soleil sombrait derrière les montagnes, teintant

le ciel d'un rouge sang.

Sur la route côtière, il ne regardait plus le paysage. Il savait que là-bas, sous la surface turquoise de Scopello, les câbles de son frère transportaient des milliards de trahisons. Pour débrancher ce monde, il n'avait plus besoin d'un magistrat.

Il avait besoin d'un fossoyeur. Et le Zippo de son père, brûlant dans sa poche, lui rappelait que le soufre finit toujours par consumer l'ozone.

Chapitre 4

Le Code du Silence

L'air dans la salle d'interrogatoire numéro 4 du Rebibbia était une insulte à l'été romain qui bouillonnait au-dehors. Ici, sous les néons dont le grésillement rappelait celui d'un insecte pris au piège, l'atmosphère était recyclée, stérile, chargée d'une odeur de javel bon marché et de sueur froide. Sur la table en Formica gris, un plateau de plastique orange portait les restes d'un repas que l'administration pénitentiaire osait appeler **pasta con le sarde**. Les pâtes étaient agglomérées en une masse spongieuse, le parfum du fenouil sauvage n'était plus qu'un lointain souvenir chimique. Calogero « U Seccu » Vizzini fixait le plateau avec un mépris souverain. À soixante-dix ans, l'ancien bras droit des Corleonesi n'avait plus que sa dignité de condamné à vie et une mémoire qui commençait à se déliter comme les murs de la Kalsa sous le sirocco.

Andrea s'assit en face de lui. Il ne toucha pas à ses dossiers.

— Ils ne te traitent pas bien, Calogero, commença-t-il d'une voix de clinicien, froide comme un scalpel.

Le vieil homme leva les yeux. Ses pupilles étaient deux fentes jaunies par l'amertume. Il resta silencieux. Ce n'était pas un silence de défi, mais un silence de territoire. Un silence qui disait : **Celui qui parle est un esclave. Celui qui se tait est un roi.**

— On n'est plus en 1993, reprit le Dottore en ignorant le poids de ce regard. L'argent ne transite plus par des sacs de sport jetés dans des coffres d'Alfa 164. Aujourd'hui, il s'évapore en signaux fantômes.

— L'argent, Monsieur le PM... l'argent a toujours été de la vapeur, murmura U Seccu. Avant, on avait des coffres. Aujourd'hui, vous avez des nuages. Mais la pluie qui en tombe est toujours rouge.

— Parle-moi du Projet Janus.

Le silence qui suivit fut plus dense. U Seccu se figea. L'existence même de ce nom dans la bouche d'un magistrat semblait être une déflagration.

— Janus, souffla le repent. Le dieu à deux visages.

— Une plateforme de haute fréquence, coupa Andrea. L'argent entre sale à Palerme, transite par des *shell companies* au Delaware et des banques de second rang aux Émirats, puis ressort propre dans des complexes hôteliers au Monténégro avant que le sang de la victime n'ait séché. Qui a construit cette architecture ?

— Vous cherchez un homme, Dottore. Mais vous ne trouverez qu'une absence de corps. On l'appelle l'Architecte. Il vit dans la vitesse de la lumière. Il dit que la famille n'est pas un lien de sang, mais un réseau de données. Qu'une trahison n'est qu'une erreur de calcul.

Andrea sentit une pointe glaciale lui transpercer le sternum. C'était la rhétorique de Luca. Luca, qui, enfant, démontait les horloges pour en comprendre les rouages.

— Il a une cicatrice en forme de croissant de lune sur l'avant-bras gauche, ajouta U Seccu. Un souvenir d'une oliveraie de Corleone.

Le monde autour d'Andrea s'effondra. Il revit la scène. La colline dorée, le cri étouffé de Luca tombant sur un éclat de basalte. C'était lui, Andrea, qui avait nettoyé la plaie avec de l'eau de vie, tandis que leur père les regardait en fumant une Nazionali sans

filtre. Andrea se leva brusquement, le bruit de sa chaise raclant le sol comme un coup de feu.

Il quitta le Rebibbia pour rejoindre les bureaux de la DIA. Dans les couloirs, il retrouva Domenico Scalia, un autre repent, un tas de peau grise dont la valeur s'étiolait. Scalia ne parlait plus de fusils, mais de l'effet produit par l'Architecte.

— Avant, Dottore, on entendait le bruit de la dépanneuse quand on saisissait un bien. Maintenant, le type se réveille, sa carte ne marche plus, son existence est effacée des serveurs. C'est ça, le silence de l'Architecte. Une exécution numérique. Pas de sang sur les chaussures en cuir.

Andrea quitta le bâtiment, étouffé. Dans le parking sécurisé, son Alfa 159 gris d'ordonnance — ce fameux *Grigio Indaco* des voitures de l'État — l'attendait. Il monta à l'arrière d'une Lancia Thesis blindée pour le transfert vers l'aéroport. Direction Palerme.

À Cefalù, il retrouva le vieux prêtre de leur paroisse. Dans la crypte de l'église, l'odeur de l'ozone dégagé par les processeurs combattait violemment l'odeur millénaire de l'encens. C'était là, sous les voûtes normandes, que battait le cœur de Janus. Un serveur noir, silencieux, niché au milieu des tombes. Sur l'écran, un message en boucle : *« On ne peut pas effacer le sang par du code, petit frère. La poussière de Palerme ne quitte jamais vraiment les chaussures. »*

Andrea comprit que la traque était terminée. Luca ne se cachait pas ; il l'invitait à la table des ombres.

À 22 heures, Andrea arriva devant les grilles de la Villa Igea. Il n'était plus le magistrat, il était le fils de Salvatore. Il laissa sa voiture et s'avança vers la terrasse surplombant la mer Tyrrhénienne, là où l'air sentait le sel et la trahison. Il n'y avait pas de gardes, pas de fusils visibles. Juste le luxe insolent d'un empire bâti sur le vide.

Il s'approcha de la table dressée pour deux. Sous la lueur bleutée des diodes invisibles qui balayaient la terrasse, les lignes de code de Janus défilaient sur sa tablette, projetant des ombres mouvantes sur ses mains. En regardant l'horizon noir où les lumières de la côte scintillaient comme des signaux fantômes, Andrea comprit enfin la vérité. Luca n'avait pas simplement construit un système financier pour blanchir l'or du crime. Il avait érigé, bit par bit, une cathédrale à la gloire de leur haine, une structure dont chaque pilier était un souvenir et chaque voûte une vengeance. Les chiffres qui dansaient sur l'écran ne formaient plus une plateforme boursière ; ils défilaient désormais devant ses yeux comme les grains d'un chapelet noir.

Chapitre 5

L'Empire de Verre

Le quarante-deuxième étage de la tour Shard ne vibrerait pas. À cette hauteur, Londres n'était plus qu'un tapis de micro-puces lumineuses étalé sous une pluie de graphite, un spectre éthéré dont Luca gérait les ondes. Ici, l'air n'avait pas d'odeur, sinon celle, imperceptible, de l'ozone dégagé par les baies de serveurs. C'était l'opposé exact du Palerme de son enfance, ce chaudron de goudron fondu et de jasmin en décomposition où chaque souffle semblait lourd de la poussière des morts.

Luca ajusta la manchette de sa chemise en coton égyptien. Il ne portait pas de bijoux, pas de montres clinquantes hurlant la réussite. Juste une Patek Philippe en platine, discrète comme un secret de famille. Sur le mur d'écrans qui faisait face à son bureau en obsidienne polie, une mosaïque de flux vidéo défilait en silence. Dans le coin inférieur droit, une caméra de surveillance de la Piazza della Memoria, à Palerme, vibrerait sous la réverbération de la chaleur.

Il vit la silhouette. Andrea sortait du palais de justice, entouré de ses deux gardes du corps nerveux. Son frère portait un costume sombre, trop lourd pour les trente-cinq degrés de l'île. Luca observa Andrea porter une main à sa tempe. Un geste de fatigue.

Luca ne bougea pas. Il se souvenait de 1993, l'odeur du soufre et de la viande brûlée après l'explosion de Capaci, et le silence de leur père nettoyant méticuleusement les jantes de sa Lancia Delta Integrale pendant que la radio annonçait le carnage. Le père n'avait rien dit. Le silence était sa seule prière. C'était là que Luca avait compris : la force résidait dans la capacité à posséder la main spectrale qui étrangle sans laisser d'empreintes.

Il se détourna de l'écran. Miller entra, l'allure d'un banquier de la City dont la seule excentricité était une cravate en soie.

— Les parts de Sikelia sont désormais diluées dans notre holding luxembourgeoise, commença Miller d'un ton monocorde. Nous détenons 64 % du réseau de distribution d'eau potable de la province. Nous prévoyons un plan de modernisation...

— Non, coupa Luca. On ne modernise rien. On maintient la pénurie.

Miller cligna des yeux, décontenancé.

— Le rendement n'est pas dans le mètre cube d'eau vendu, Miller. Il est dans le contrôle de la valve. Celui qui décide quand l'eau coule possède la ville. Mon frère pense qu'il nettoie Palerme en mettant des sicaires derrière les barreaux. Il vide la mer avec une petite cuillère. Pendant ce temps, moi, je possède les tuyaux. S'il veut m'arrêter, il devra couper l'eau à un million de personnes.

Luca fit un geste de la main. Miller se retira. Seul, Luca revint vers l'écran. Andrea montait dans une Alfa Romeo blindée. Un sentiment d'abandon, aussi froid qu'une lame de rasoir, lui traversa la poitrine. Andrea, le juste, hurlant qu'il préférerait la mort à l'héritage du sang. Et le père, ce patriarche de pierre, qui n'avait jeté qu'un regard vers Luca, le cadet, le silencieux. Un regard qui disait : *Toi, tu resteras. Toi, tu comprendras.*

Trois heures plus tard, la porte du Gulfstream s'ouvrit sur le tarmac de Falcone-Borsellino. Le choc thermique fut une agression physique. Passer des dix-huit degrés aseptisés du Shard aux trente-cinq degrés saturés de sel de l'île provoqua une décompression brutale dans ses poumons. C'était le signal du retour à la nature sauvage.

Une Fiat Panda de location, décolorée par le soleil, l'attendait. Luca s'installa à l'avant. Dans la poche de son costume à trois mille livres, ses doigts effleurèrent une forme incongrue : la clé dentelée de la vieille Fiat de son père, un fétiche de métal froid qu'il n'avait jamais jeté.

Ils s'arrêtèrent dans une station-service désaffectée. Luca commanda un *sfinciune* huileux emballé dans du papier absorbant. Il le mangea debout, contre le capot de la Panda, le gras coulant sur ses doigts fins. C'était son eucharistie.

— Mon frère a bougé ? demanda-t-il à Calogero, son chauffeur.

— Il fouille les comptes de la commune. Il a mis trois types en examen ce matin.

Luca sourit. Andrea cherchait des cadavres dans les jardins, mais les cadavres étaient dans les serveurs de la Banque Centrale.

Le soir même, dans la maison familiale de Piana degli Albanesi, Luca ouvrit sa tablette. Une alerte rouge clignota sur le bord de l'écran. Une tentative d'intrusion. Origine : Section Antimafia de Palerme. Luca ne bougea pas. L'alerte n'était qu'une pulsation de plus. Un léger sourire fendit son masque de marbre.

— Tu as trouvé le premier fil, petit frère.

Il n'effaça rien. Au contraire, il ouvrit une porte dérobée dans l'architecture financière, une vulnérabilité artificielle pour attirer Andrea plus loin dans le labyrinthe. Il voulait qu'il voie la vacuité de son combat.

À l'autre bout de la ville, au palais de justice, Andrea fixait les flux de données. Il voyait les zones rouges s'étendre sur la carte thermique de Palerme. Il sentait l'asphyxie monter. Ce n'était plus une guerre de territoire, c'était une guerre de l'invisible.

— Ils exigent la suspension des enquêtes en échange du rétablissement de l'eau, dit l'inspecteur Messina en entrant dans le bureau d'Andrea. C'est un chantage sur deux millions de personnes.

Andrea serra les poings. Ses mains tremblaient de la rage froide des Gallo.

— On ne va pas suspendre l'enquête, Messina. On va la porter là où il ne l'attend pas.

À Mondello, Luca observa le soleil se coucher. Il savait qu'Andrea viendrait. Il avait programmé l'algorithme pour que la pression revienne à minuit, un geste de "générosité" pour isoler davantage le procureur. La loyauté familiale n'était plus un serment de sang prêté devant une image pieuse ; c'était un contrat d'exclusivité numérique dont Luca détenait la clé de chiffrement.

— Préparez la voiture, ordonna Luca. On rentre à Londres ce soir. Mais avant, je veux passer par le vieux cimetière de Santa Maria di Gesù.

Il se leva, sa silhouette se découpant sur la mer Tyrrhénienne. Il était devenu une institution, une entité spectrale gérant la soif d'un peuple. La justice n'était plus qu'une variable d'ajustement dans un bilan comptable que seul un frère pouvait solder.

Alors qu'il quittait la villa, il caressa une dernière fois la clé de la vieille Fiat dans sa poche. L'acier contre la soie. La poussière contre le verre. La guerre de la lumière venait de trouver son premier champ de bataille, et dans cette île, le contrat se signait toujours en rouge, même quand l'encre était binaire.

Chapitre 6

Le Point de Rupture

L'air conditionné du bureau d'Andrea, au palais de justice de Palerme, produisait un bourdonnement sec, un sifflement stérile qui n'arrivait pas à masquer l'odeur persistante du vieux papier et de l'ozone des photocopieurs. Dehors, le soleil de juin frappait le bitume de la Via Vittorio Emanuele avec la brutalité d'un marteau de forgeron. La ville étouffait sous une chape de poussière ocre, ce sirocco qui s'insinue partout, jusque dans les poumons des magistrats.

Andrea fixa l'écran de son ordinateur, relié par un câble Ethernet blindé à un serveur fantôme. La fenêtre de discussion s'ouvrit sur une suite de caractères hexadécimaux, puis l'image se stabilisa.

Le visage qui apparut n'était pas celui d'un spectre, mais une version polie, presque irréelle, du sien. Luca. Vingt ans de silence cristallisés dans la haute définition d'une caméra 4K. Il ne portait pas les stigmates du fuyard caché dans une bergerie de Corleone. Il arborait une chemise en lin blanc immaculé, assis dans un bureau de verre donnant sur le flou électrique d'une métropole qui n'était pas Palerme. Singapour ou Dubaï. Dans ce nouveau monde, le territoire ne se mesurait plus en arpents d'oliviers, mais en millisecondes de latence.

Andrea ne dit rien. Il laissa le silence s'étirer. Le silence est une sonde ; il révèle les fissures. Luca finit par sourire, et ce fut comme si une lame de rasoir venait de rayer un miroir.

— Tu as toujours cette habitude, Andrea. Tu écoutes le vide en espérant qu'il avouera. Mais je ne suis pas un petit soldat de la Kalsa qu'on a ramassé avec deux

grammes de coke et un Beretta rouillé.

— Tu es un fantôme, Luca, répondit enfin Andrea. Et mon métier, c'est d'exorciser cette ville.

— Exorciser ? Tu démantèles des clans qui n'existent déjà plus. Tu arrêtes des vieillards pendant que l'argent de la Sicile transite par une architecture de compensation numérique que tu ne peux même pas concevoir. Tu chasses des dinosaures alors que je construis l'écosystème de demain.

Andrea nota les mains de son frère, posées sur un bureau en bois de rose. À côté, un verre de cristal contenait un liquide ambré.

— Ton écosystème laisse des cadavres, Luca. Ton cartel technologique, c'est juste de la vieille merde dans des flacons neufs.

— Parlons de la vieille merde, alors. Tu te souviens de 1992 ? La chaleur. L'odeur du plastique brûlé après l'explosion de l'Alfa 164 de papa ? Tu as construit ta carrière sur la légende du martyr, le héros de la justice trahi par les siens. C'est romantique. Mais c'est un mensonge.

Luca but une gorgée, lentement. Le tintement du glaçon contre le cristal sonna comme une provocation.

— Pourquoi m'avoir contacté ? demanda Andrea, sa voix devenant plus sèche, plus procédurale.

— Pour te proposer une trêve. Arrête de remonter les flux de la Global Trust. Cesse tes demandes d'entraide judiciaire avec les juridictions offshore. En échange, je te sers la tête des derniers corléonais sur un plateau d'argent. Tu auras ta photo dans les journaux et ta médaille. Mais surtout, je t'offre la vérité. Tout le monde pense que

papa a été éliminé parce qu'il refusait de coopérer. La vérité, Andrea, c'est que l'explosion n'était pas une punition. C'était un solde de tout compte.

— Tais-toi.

— Il ne refusait pas de coopérer. Il gérait leurs fonds. C'est lui qui a mis en place les premiers flux de compensation vers la Suisse. Mais il est devenu gourmand. Il a pioché dans la caisse pour nous offrir les vacances à Taormina et cette montre qu'il portait le jour de sa mort. Va chercher le sous-dossier 12-B dans ton coffre, Andrea. Regarde les relevés de la banque Iberica. Ce n'était pas la signature d'un tueur au bas des ordres de transfert. C'était la sienne.

L'écran s'éteignit brusquement. Andrea resta immobile. Il avait la sensation d'être un dossier classé qu'on vient de rouvrir d'un coup de cutter.

Il quitta le Palais et roula vers la Kalsa. Il avait besoin de l'amertume de la rue pour ne pas sombrer. Il s'arrêta devant un kiosque de fer forgé et commanda un *panino con la milza*. L'odeur ferreuse de la rate frite et l'acidité du citron l'ancrèrent un instant dans la réalité matérielle de Palerme, loin des serveurs de son frère. Le marchand, aux avant-bras épais, lui tendit le pain sans un mot. À Palerme, le silence n'est pas une absence de bruit, c'est une armure.

Il retourna au Palais de Justice au milieu de la nuit. Le bâtiment, massif, respirait comme une bête endormie. Il descendit aux archives, là où l'air est régulé pour préserver le papier. Il ouvrit le coffre-fort Fichet dont la combinaison était la date de naissance de sa mère.

Il en sortit la chemise cartonnée du dossier 12-B. La poussière de 1992 s'en échappa, une odeur de soufre et de temps perdu. Andrea étala les documents sous la lumière crue d'un néon. Il y avait des photos de la scène de crime. L'Alfa 164 n'était plus qu'une carcasse tordue. Au milieu des débris, on distinguait la main de son père et, au

poignet, l'éclat d'une Patek Philippe en or gris. Un objet qu'un magistrat n'aurait jamais pu s'offrir en trois vies de labeur.

Il feuilleta les relevés bancaires. Luca n'avait pas menti. La signature de Stefano était là, élégante, apposée sur des ordres de transfert massifs vers des comptes opaques quelques jours avant l'attentat. Son père n'était pas mort pour la justice. Il était mort pour avoir trahi des voleurs.

Andrea ferma les yeux. L'obscurité derrière ses paupières était la même que celle de la tombe de son père. Il comprit que le duel ne faisait que commencer. Ce n'était plus une guerre entre la loi et le crime, mais une bataille pour la possession de la vérité.

Il remonta dans son Alfa de fonction. Sur le siège passager, il trouva une petite clé USB en titane, gravée d'une triskèle stylisée. Luca était déjà là, infiltré jusque dans son habitacle blindé.

Le sirocco souffla plus fort, balayant la Piazza della Memoria, apportant avec lui l'odeur de la terre brûlée et des trahisons séculaires. Andrea serra la clé USB dans sa main. Il avait quarante-huit heures pour choisir entre la gloire d'un mensonge ou le déshonneur de la vérité. Il enclencha la première et s'élança dans les rues sombres, réalisant qu'il n'était plus un remède pour cette ville, mais une partie de sa pathologie.

Chapitre 7

La Mémoire du Bitume

La poussière de Palerme n'est pas une saleté. C'est une archive. Elle s'insinue sous les ongles, elle tapisse le fond de la gorge. Andrea gara l'Alfa 159 blindée devant le portail rouillé. Le moteur claqua trois fois avant de se taire dans la canicule.

San Lorenzo s'étirait autour de lui, étranglé par le béton brut. L'air stagnait, chargé d'une odeur de bitume fondu et de jasmin en décomposition. Andrea resta assis dans l'habitacle climatisé, le regard fixé sur la façade de la Villa Malaspina. Les volets étaient fermés. La villa se taisait.

Il posa sa main sur le dossier en cuir. Le métal du Beretta 92FS lui brûlait le flanc. Il avait semé son escorte au Capo. S'il mourait ici, seul, ce serait une statistique de plus.

Il descendit. La chaleur le frappa. Le silence de la rue était épais, une présence qui observait derrière chaque rideau de dentelle. Andrea gravit les marches du perron. La clé pesait dans sa poche. La porte gémit. L'intérieur sentait le renfermé et la cire froide. Le salon était figé. Sur la nappe en lin, une cafetière Moka oubliée. Andrea s'avança sur le marbre de Carrare.

Il entra dans le bureau de son père. Stefano Malaspina n'était pas un homme de grands discours. C'était un homme de territoires. Officiellement, les agrumes. Officieusement, l'architecte des silences qui laissaient passer les camions. Andrea s'assit dans le fauteuil craquelé. Il se rappelait son père découpant un cigare au coupe-chou, écoutant des hommes murmurer des noms de juges. À l'époque, Andrea appelait cela de la diplomatie. Aujourd'hui, il appelait cela des preuves.

Mais Luca avait parlé de la « Mémoire du Bitume ».

Andrea fouilla la pièce. Pas une fouille de carabinier, mais un travail de chirurgien. Il connaissait ces lattes de parquet. Sous le sous-main en cuir vert, il sentit un déclic. Un tiroir à double fond. À l'intérieur, une boîte en fer-blanc. Ses mains tremblaient.

Il y avait des carnets noirs à couverture rigide. La calligraphie de son père était sèche, anguleuse.

« 14 mai 1992. Livraison effectuée au km 12 de l'A29. Matériel stable. Le contact de la Préfecture confirme le retrait de la patrouille. »

Le froid l'envahit. Le 14 mai 1992. Onze jours avant Capaci. Le matériel stable : la dynamite. Son père n'était pas un facilitateur. C'était le logisticien. Il avait fourni le bitume pour enterrer la justice.

Il continua de feuilleter. Des noms de l'époque, des morts, mais aussi des noms d'aujourd'hui. Des conseils d'administration à Milan, des fonds à Londres.

« 22 septembre 1993. Transfert des parts vers la holding luxembourgeoise. Luca a compris le système. Il a l'esprit plus vif que le magistrat. »

Le procureur était mort sous le soleil de l'après-midi. Il ne restait qu'un type avec un nom trop lourd et un Beretta qui lui brûlait la hanche. Un Malaspina. Le genre d'homme que l'on enterre sans fleurs.

Il ramassa les carnets et une photographie Polaroid. Son père à Mondello, partageant une granita avec le préfet de l'époque. La trahison était la structure même de l'édifice. Andrea se leva, renversa le fauteuil. Il avait passé dix ans à croire que la loi était un rempart. Elle n'était qu'une passoire dont son père tenait les mailles.

Il sortit de la maison sans se retourner. À l'extérieur, la chaleur n'avait pas faibli. Il

monta dans l'Alfa, jeta les documents sur le siège passager et démarra. Le moteur rugit. Il ne retourna pas au palais de justice. Il prit la direction du port.

L'obscurité sur la zone portuaire était un gris huileux, saturé de gasoil. Andrea coupa les phares de sa Lancia Thesis à quelques centaines de mètres du quai 14. L'air était épais de sel rance et de rouille.

L'entrée de l'entrepôt était une porte métallique dérobée. À l'intérieur, le froid était chirurgical. L'odeur d'ozone et de plastique chauffé remplaçait le sel. Luca travaillait sur ce coup depuis des mois. Le crime numérique était une guerre d'usure, pas une baguette magique. Des rangées de serveurs pulsaient d'une lueur bleue.

Au centre, une table en acier. Une cafetière, deux tasses et une assiette de sfincione froid. Luca était assis là. Il n'avait pas changé. La même mâchoire carrée que leur père.

— Tu as les carnets, dit Luca.

Andrea posa le carnet sur la table d'acier.

— Le vieux gérait les listes. Les noms de ceux qu'on devait effacer.

Luca servit un café noir, amer.

— Le monde change, petit frère. La Cosa Nostra est un algorithme. On ne tue plus pour un territoire, mais pour des millisecondes sur une transaction financière. Mais pour briser le système, j'ai besoin de quelqu'un qui connaît les failles de l'autre côté.

— Tu veux que je te rejoigne ? Après ce que j'ai lu ?

— Justement pour ça. Pour détruire ce monde de poussière, il faut le remplacer par quelque chose de propre. De froid.

Andrea mangea un morceau de pizza froide. Le goût de l'anchois et de l'oignon était

brutal. Chaque bouchée était une renonciation.

— On commence par quoi ?

Luca s'approcha d'un terminal.

— On efface les traces du vieux. On vide les comptes de ceux qui ont profité de son silence.

Soudain, un bruit de pneus sur le gravier. Un garde entra, la main sous son blouson.

— La patrouille de nuit. Ils ont vu la Lancia.

Luca regarda Andrea. C'était le premier test.

— Va leur parler, Andrea. Utilise ce qu'il te reste de pouvoir.

Andrea sortit dans la nuit. La voiture de police était garée en travers du chemin. Deux agents sortirent, la main sur le holster.

— Monsieur le Procureur ? Que faites-vous ici ?

— Une vérification sur des conteneurs suspects, dit Andrea d'une voix calme.

Circulez.

Les policiers hésitèrent, saluèrent et s'éloignèrent. Andrea resta immobile, regardant les gyrophares disparaître. Il venait de mentir pour couvrir un criminel. Il ne ressentait aucun remords. Seulement une faim immense.

Il retourna à l'intérieur.

— On va au conteneur 402, dit Luca. C'est là qu'ils stockent le hardware.

Ils marchèrent rapidement entre les piles de métal. Dans l'ombre, deux silhouettes surgirent. Des gardes du clan Calò. Andrea n'attendit pas.

Il frappa le premier. Ce n'était pas un coup de poing de boxeur, c'était un coup de haine. Il sentit le cartilage du nez céder sous sa main, une sensation de craquement de

bois sec. Il eut envie de vomir, une nausée acide lui remontant dans la gorge, mais il frappa encore. C'était ça, l'héritage. Le garde s'effondra, la tête cognant contre l'acier avec un bruit sourd. Luca s'occupa du second avec deux tirs étouffés.

Andrea essuya sa main sur son pantalon, le souffle court. La satisfaction vint après, comme une drogue sale, chassant l'envie de vomir.

Luca ouvrit le conteneur. Des serveurs clignotaient. Andrea posa la charge thermique sur l'unité centrale. Il regarda les lumières bleues une dernière fois.

— Notre père était un menteur, murmura Andrea. La seule chose qui ne change pas, c'est la cendre.

Il appuya sur le détonateur. L'explosion fut contenue, une lumière blanche dévorant tout à l'intérieur. Les disques durs fondirent en flaques informes.

Ils quittèrent le port dans l'Alfa Giulia de Luca. Andrea regarda ses mains tachées de poussière et de sang. La ville de Palerme s'éveillait dans une lueur de pourpre. Le procureur Malaspina n'existait plus. Il restait deux frères dans une voiture noire, emportant avec eux la mémoire du bitume et les cendres d'une justice qui n'avait jamais été qu'une ombre.

Andrea ferma les yeux. La chaleur des flammes courait sous sa peau. Pour la première fois de sa vie, il ne se sentait plus comme un survivant. Il se sentait vivant. Brutalement. CLINiquement.

Chapitre 8

L'Omertà Numérique

L'air conditionné du Palais de Justice crachait un souffle stérile, une caresse d'azote qui ne parvenait pas à dissiper l'odeur de vieux papier et de tabac froid incrustée dans les murs depuis l'époque de Falcone. Sur l'écran d'Andrea, le curseur clignotait avec une régularité de métronome, indifférent au désastre.

Dossier introuvable.

Il tapa à nouveau la commande. Ses doigts, fins, nerveux, habitués à feuilleter des rapports d'autopsie, frappèrent le clavier avec une force inutile. Le répertoire « ICARUS », qui contenait trois mois de traçage de flux liant les sociétés-écrans des îles Caïmans aux serveurs de la zone franche de Palerme, s'était volatilisé. Ce n'était pas un bug. C'était une exécution. Une *lupara* numérique tirée en plein cœur du parquet.

Andrea se laissa aller contre le dossier en cuir de son fauteuil. Il sentit le froid de la pièce ramper sous sa chemise en coton égyptien, une armure de luxe contre la crasse du métier. À Palerme, l'élégance n'est pas une coquetterie, c'est une distance. Dehors, la ville s'étirait sous un soleil de plomb, une masse de béton ocre et de dômes baroques étouffant sous la poussière. En 1993, le sang coulait sur le bitume avec cette odeur métallique de cuivre. Aujourd'hui, la mort était inodore. Elle voyageait par fibre optique, effaçant des vies d'un simple clic depuis un bureau de verre à Dubaï.

On frappa à la porte. Trois coups secs. Le rythme de l'autorité.

Le procureur général Scarpinato entra sans attendre. C'était un survivant des années

de plomb qui portait ses costumes sombres comme des linceuls. Il s'approcha de la machine à expresso Gaggia qui trônait sur un guéridon, un vestige d'un autre temps. Le bruit du broyeur déchira le silence, un grognement mécanique plus réel que tout le reste dans cette pièce.

— Le café est la seule chose qui ne ment pas dans cette ville, Andrea. On peut falsifier un bilan, on peut corrompre un témoin, on peut même effacer un disque dur. Mais un mauvais grain restera toujours amer en bouche.

Andrea ne répondit pas. Le silence était son héritage, une précision chirurgicale apprise dans l'ombre de son père.

— Le technicien vient de sortir de mon bureau, reprit Scarpinato en versant le liquide noir. Il dit que les logs indiquent une connexion à deux heures du matin. Depuis ton poste. Avec tes identifiants, Andrea.

Le procureur antimafia sentit un poids de plomb s'installer dans son estomac. Il pensa à Luca, le frère disparu. Luca, qui avait compris bien avant tout le monde que le territoire ne se mesurait plus en hectares, mais en bande passante.

— Je n'étais pas ici. J'étais chez moi. Seul.

— Le problème de la solitude, Andrea, c'est qu'elle ne fournit pas d'alibi. Elle ne fournit que des doutes. La commission veut ton badge. Ils disent que le nom de ton père est une tache qu'on n'efface pas. Ils disent que le retour de Luca sur le radar n'est pas une coïncidence.

Scarpinato posa sa tasse. Le claquement de la porcelaine sonna comme un verdict.

— Tu es suspendu. Avec effet immédiat. Remets tes clés et ton arme. Et un conseil, fils : ne sors pas de la ville. Les gens qui perdent la mémoire numériquement finissent

souvent par perdre la vie physiquement.

Andrea sortit sans un mot, traversant les couloirs déserts où les secrétaires évitaient son regard. C'était le silence de la contagion. On s'écartait de lui comme d'un homme marqué pour la *vendetta*.

Il descendit dans le parking. Sa voiture, une Alfa Romeo Giulia blindée, l'attendait. C'était son dernier objet honnête. En quittant les grilles du Palais, Palerme l'accueillit avec sa violence habituelle, un chaos de tôles et de klaxons. Il s'arrêta à un feu près de la Piazza Politeama. À sa droite, une berline noire aux vitres fumées se rangea à sa hauteur. Andrea ne tourna pas la tête, mais il vit dans le rétroviseur son propre visage : les mêmes pommettes saillantes que son frère, le même regard sombre hérité d'un père criblé de balles dans une ruelle sale.

Il conduisit jusqu'à la Kalsa, le cœur décrépit de la ville. Il gara l'Alfa devant une osteria sans enseigne. À l'intérieur, Don Mimmo épluchait des fèves avec une lenteur rituelle. Ses mains étaient nouées par l'arthrite, mais ses yeux étaient d'une clarté effrayante.

— Andrea, dit le vieil homme. Tu as l'air d'un homme qui a vu un fantôme.

— J'ai vu le vide, Mimmo.

Mimmo apporta une assiette de *pasta con le sarde*. Le goût était puissant, terrien. Une preuve matérielle d'existence.

— Ils disent que tu es fini, reprit Mimmo. Ton frère a toujours été un magicien. Quand il était gamin, il te volait tes billes sans même te toucher. Il a juste remplacé les billes par des banques. Mais la trahison n'est pas un algorithme, petit. C'est un choix humain. Si quelqu'un a tes codes, c'est que tu lui as ouvert la porte. Ou que tu partages la même clé.

La même clé. Le sang.

Andrea se revit dix ans plus tôt, sur les pentes de l'Etna. Luca lui avait proposé de le rejoindre pour « administrer » les flux. Andrea avait gardé une photo Polaroid d'eux, enfants. Au dos, Luca avait écrit la date de naissance de leur mère. Le mot de passe.

Il se leva brusquement, manquant de renverser sa chaise.

— Ne cherche pas à être plus malin qu'un ordinateur, lança Mimmo. Cherche celui qui appuie sur l'interrupteur. C'est toujours un homme de chair qui finit par avoir peur de l'obscurité.

Dehors, Andrea utilisa un scanner de fréquences. Son véhicule de fonction était tracé. Il n'était pas seulement suspendu ; il était balisé comme un colis en transit. Il quitta l'Alfa pour une vieille Fiat Panda rouillée, une épave sans électronique fournie par un contact du port.

Il se réfugia dans un appartement de la Kalsa, un lieu dont il n'avait jamais parlé à personne, sauf peut-être, dans un moment de faiblesse, à Elena, sa greffière. Il avait besoin de ce contact humain, une faille tragique dans son armure de procureur.

On frappa. Trois coups secs, puis deux légers. Le code de son enfance.

Il ouvrit sur Elena. Elle était trop calme.

— Andrea, ils ont lancé un mandat d'arrêt. Ils disent que tu as effacé les dossiers.

— Comment m'as-tu trouvé, Elena ?

Elle ne répondit pas tout de suite. Elle posa un traceur sur la table.

— Luca a payé l'opération de ma fille à Houston. L'État, lui, ne paie que les couronnes de fleurs. Il m'a dit de te dire que le dîner est servi à la Villa Igiea.

Andrea comprit qu'il n'était plus un chasseur, mais une variable ajustée. Il quitta l'appartement avant l'arrivée de la brigade et mit le cap sur Brancaccio. Il ne cherchait plus des serveurs. Il cherchait le hangar 42.

L'air y était épais, saturé de vapeurs de peinture et de moisi. Il s'enfonça dans le labyrinthe de tôle jusqu'à une dalle de béton descellée. En dessous, il ne trouva pas de disques durs, mais des cartons de vieux registres papier. L'odeur du papier humide et de l'encre délavée le frappa au visage. C'était la mémoire de la terre.

Il feuilleta les noms. Les politiciens, les entrepreneurs. Et celui de Moretti, le substitut qu'il avait formé. La trahison n'était pas une corruption numérique, c'était une nécessité d'ordre, un héritage transmis par le sang et les dettes. Moretti n'avait pas agi par cupidité, mais pour maintenir l'équilibre d'un système qui ne supportait pas les héros.

Il remonta dans la Panda et fonça vers la Villa Igiea. Le signal de Luca l'attirait comme un aimant. Il entra par les jardins, évitant les caméras qu'il savait désormais aveugles pour lui.

À l'intérieur de la cave transformée en centre de données, Luca l'attendait.

— Tu es en retard, Andrea. Toujours ce goût pour la mise en scène, comme papa.

Luca était assis devant un mur d'écrans. Il n'avait plus rien du frère cadet. Il était le cerveau d'une Sicile de verre.

— Ton dossier est mort, Andrea. J'ai injecté des preuves de ta propre corruption dans

le réseau du ministère. Pour le monde, tu es le fils de Don Calogero qui a fini par rentrer à la maison.

Andrea leva son Beretta. Le fer était froid, concret.

— On ne démantèle pas un algorithme avec un pistolet, ricana Luca.

— Peut-être. Mais on peut arrêter l'homme qui appuie sur l'interrupteur. J'ai envoyé les photos des registres de Brancaccio à la presse papier. Tes serveurs ne peuvent pas effacer ce qui est déjà sous presse.

Le visage de Luca se décomposa. La faille analogique était son seul angle mort. Les sirènes retentirent enfin, mais ce n'étaient pas celles de la protection. C'était le fracas d'un monde qui s'écroulait.

La porte explosa. Les Carabinieri investirent la pièce. Moretti était parmi eux, le regard froid, s'assurant que le "ménage" soit fait. Il s'approcha d'Andrea alors qu'on passait les menottes à Luca.

— Vous avez bien travaillé, Procureur, murmura Moretti, sa voix dépourvue de toute émotion. Mais vous avez tort de croire que cela change quoi que ce soit. On ne détruit pas une famille, on la réorganise.

Andrea ne répondit pas. Il regarda son frère emmené vers la lumière crue des gyrophares. Il se sentait d'une fatigue infinie. Il avait sauvé la loi, mais il réalisait, en voyant son reflet dans les écrans noirs de la villa, qu'il portait la même ombre que Luca. Son nom n'était pas un bouclier, c'était sa condamnation.

Il sortit de la villa, marchant vers l'Ucciardone, la vieille forteresse de pierre. Il ne venait plus en tant que juge. Il venait en tant que Sangu. Il s'installa sur un banc en face de la prison, sortit un sachet de *panelle* et mangea lentement, le goût du sel et

de la friture marquant sa reddition au territoire. La guerre ne serait plus jamais cryptée. Elle serait physique, brutale, et elle aurait désormais son visage. Celui de l'obscurité qu'il avait toujours été.

Chapitre 9

L'Infiltration

L'air à l'extérieur était une insulte, un souffle de sirocco chargé de la poussière des chantiers de la Z.E.N. et de l'odeur de gasoil mal brûlé des vieux bus. Palerme suffoquait sous un ciel de plomb. Andrea gara sa vieille Alfa 156 ratonnée, dont le moteur poussif hoquetait encore, à trois blocs de l'église Santa Maria dello Spasimo. Il ne restait rien de son immunité de procureur ; son badge était resté sur un bureau en acajou acheté au prix du silence. Désormais, il n'était plus qu'un homme avec une épaule démise et une haine trop lourde pour ses os.

Il entra dans l'église. Sous la patine séculaire de l'encens rassis et de la cire, un effluve métallique perçait : l'ozone. C'était l'odeur du nouveau Palerme. Celle de Luca. Derrière l'autel de marbre, Andrea força la porte d'acier brossé. Il descendit l'escalier en colimaçon, là où la température chutait brutalement. Au bas des marches, la "Ferme" s'ouvrait sous les voûtes romanes. Des rangées de serveurs clignotaient frénétiquement, jetant des lueurs bleues sur les anges du XVIIe siècle qui semblaient observer avec effroi ces monolithes de métal. Ici, l'argent ne voyageait plus en valises, mais en labyrinthes de chiffres.

Andrea connecta son portable au commutateur principal. Ses doigts tremblaient. Ses lignes de code étaient sèches, précises. Il cherchait le point zéro, l'endroit où le sang devenait binaire. Soudain, le bourdonnement des ventilateurs changea. Sur l'écran, un visage sans yeux apparut.

— Tu es en retard pour le dîner, Andrea.

La voix de Luca, synthétisée mais conservant ce traînement de voyelles de la

bourgeoisie palermitaine, sortit des haut-parleurs.

— Je n'ai jamais aimé la cuisine de cette famille, Luca. Trop de secrets.

— Ce que tu fais est vain, répondit la voix. Les gens ne veulent plus de justice, ils veulent du débit et des dividendes.

Andrea pressa la touche Entrée. Un compte à rebours s'afficha.

— Le criminel est celui qui oublie d'où vient l'argent. Je me souviens du sang sur le carrelage de papa. Tu peux coder ce que tu veux, l'odeur reste.

Un choc métallique résonna à l'étage. Des pas lourds. Andrea déconnecta son matériel, mais une détonation sourde ébranla la nef au-dessus de lui. Le souffle de l'explosion le projeta contre un serveur. Un sifflement permanent s'installa dans son oreille gauche, son tympan venait de lâcher. Désorienté, la vue brouillée par une poussière de calcaire, il rampa vers le tunnel de service. L'ozone avait laissé place à une odeur de brûlé.

Il déboucha sur le quai de la Cala, crachant une salive noire. Une Audi A8 aux vitres fumées l'attendait. Le chauffeur, Salvo, une nuque épaisse et un silence de plomb, l'invita d'un geste du menton. Andrea, incapable de lutter, monta à l'arrière. La berline glissa sur la Via Crispi, aseptisée, isolée du chaos du marché de la Vucciria par des vitrages blindés.

On le conduisit dans une villa moderniste qui insultait le paysage par sa froideur de béton brut. Luca l'attendait devant une table en olivier millénaire. Il terminait une tranche de *bottarga* fine comme du papier de soie, un verre de blanc pâle à la main.

— Assieds-toi, Andrea. La faim est la seule chose que mes algorithmes n'ont pas supprimée.

Andrea s'effondra sur une chaise en cuir. Son oreille saignait sur son col de chemise.

— Tu as industrialisé l'omertà, Luca.

— J'ai stabilisé l'économie, répliqua Luca sans lever les yeux. Avant, nous étions des parasites. Aujourd'hui, nous sommes le système immunitaire. Ne me parle pas de morale, tu n'es qu'un fantôme dans ma machine.

Luca fit un signe. Salvo accompagna Andrea à la voiture. On lui rendit son Beretta, vide.

La berline le déposa au pied du mont Pellegrino alors que l'aube pointait, une cicatrice grise sur l'horizon. Andrea grimpa vers le sommet, là où la ville s'arrête et où la roche commence. Ses muscles hurlaient, son oreille n'était plus qu'une douleur pulsante. Il s'assit sur le muret, dominant les lumières de Palerme qui s'étaient étalées comme une traînée de bijoux volés.

Il sortit son téléphone. Le script "Judas" avait fonctionné. Chaque serveur de la police d'Europe recevait en ce moment même les registres de l'ombre, les noms, les flux, les tombes numériques. Il n'y avait plus de labyrinthes, seulement une vérité crue, étalée au grand jour.

Andrea sortit un paquet de cigarettes froissé. Il en alluma une, humant l'amertume du tabac brun, l'odeur de son père. Il savait que dans quelques minutes, la traque changerait de camp. Luca n'était plus une architecture, il n'était plus qu'une cible.

En bas, les premières sirènes déchirèrent le silence. Andrea ferma les yeux, la fumée piquant ses poumons. Le Sang de Palerme ne se lavait pas, il se transmutait. Et sous le soleil de Sicile qui se levait, le fer des serveurs commençait à refroidir, aussi mort que le passé. Le chapitre se fermait sur ce silence souverain, celui d'un homme qui, pour abattre son frère, avait accepté de devenir une ombre parmi les ombres.

Chapitre 10

Le Sang et l'Acier

L'air à la sortie de l'avion privé n'était pas une caresse, c'était une gifle. Une main de goudron et de sel plaquée sur le visage. À l'aéroport de Punta Raisi, le tarmac semblait vouloir se liquéfier sous la chaleur blanche. Luca descendit la passerelle sans un regard pour le paysage. Pour lui, la Sicile n'était plus une île, c'était une faille de sécurité dans un système qu'il avait mis quinze ans à crypter.

Il ne portait pas les costumes en lin des notables d'autrefois. Il était vêtu d'un pantalon technique noir et d'une chemise en coton égyptien ajustée, sans un pli malgré le vol. À son poignet, une montre dont la fonction première était de saturer les signaux GPS dans un rayon de cinq mètres.

En bas, deux Range Rover noirs attendaient, moteurs tournants. La condensation de la climatisation créait de petites flaques sombres sur le béton. Un homme s'avança. C'était Donato. Il avait encore l'odeur de la vieille école, celle du cuir de chèvre et de la poudre, mais il portait désormais un Sig Sauer P320 à la ceinture et savait lire un terminal Bloomberg. Donato ne dit rien. Il ouvrit la portière arrière. Le silence entre les deux hommes était une règle de grammaire apprise dans le sang. Luca monta. L'habitacle sentait le cuir neuf et l'ozone.

— La tonnara ? demanda simplement Luca. Sa voix n'était qu'un raclement sec, du gravier broyé.

— Tout est prêt, répondit Donato en engageant le rapport. Les techniciens de Francfort transpirent, mais ils bossent. Ton frère a gelé trois comptes miroirs ce matin. La Guardia di Finanza tape au hasard, mais ils tapent juste. C'est Andrea qui

guide leur main. Il ne cherche plus des cadavres dans les citronniers, il cherche des lignes de commande.

Luca regarda défiler l'autoroute A29. Les collines calcinées, les piliers de béton des viaducs comme des ossements de géants. À chaque kilomètre, 1993 revenait le hanter. C'était ici que leur père avait été laissé pour compte, un corps de trop dans une guerre sans nom. Andrea avait choisi la robe et le tribunal. Luca avait choisi le bit et l'acier froid des serveurs.

La voiture quitta la nationale pour une piste de terre. La poussière s'éleva en nuages denses, recouvrant les vitres d'un voile ocre. Ils arrivèrent devant la vieille tonnara de San Vito. Un complexe de pierre volcanique mangé par le sel, là où l'on massacrait les thons autrefois lors de la *mattanza*. À l'intérieur, le contraste était brutal. Sous les arches de pierre, des rangées de baies informatiques noires s'alignaient comme des monolithes. Des câbles de fibre optique jaune vif serpentaient le long des murs séculaires.

Luca marcha sur les passerelles en acier. Il s'arrêta devant l'écran principal. Trois techniciens aux yeux rougis tapotaient frénétiquement.

— État des lieux, ordonna Luca.

— Le pare-feu tient, répondit Hans sans lever les yeux. Mais Andrea utilise un protocole inconnu. Ce n'est pas du matériel d'État. On perd 200 téraoctets par heure. Si on ne bascule pas sur Malte ce soir, l'architecture s'effondre.

Luca resta immobile. Son silence pesait plus lourd que le ronronnement des machines. Il s'approcha d'une meurtrière donnant sur la mer Méditerranée, d'un bleu d'encre. En bas, sur le quai en ruine, une silhouette attendait près d'une Alfa Romeo grise couverte de poussière.

Andrea.

— Ils sont là, dit Luca.

Donato s'approcha, la main sur la crosse de son arme.

— On les descend ? Un accident sur la corniche.

Luca tourna la tête. Ses yeux n'étaient que des fentes sombres.

— Tu ne touches pas à mon frère. S'il meurt, le code source de l'accusation est libéré automatiquement. C'est une assurance vie numérique. S'il s'arrête de respirer, mon empire s'évapore. Il ne veut pas me tuer, il veut m'effacer.

Luca redescendit les marches de métal. Le bruit de ses semelles résonnait comme des coups de feu. Il sortit par la lourde porte en bois ferré qui sentait encore l'huile de poisson rance. La chaleur le frappa. Le scirocco portait du sable du Sahara. Andrea attendait, adossé à sa voiture de fonction, égrenant un vieux chapelet de bois par tic nerveux. Son garde du corps se tendit. Luca l'ignora. Il s'arrêta à trois mètres de son frère.

— Tu as vieilli, Andrea. La justice, ça ronge.

Andrea eut un sourire triste.

— Et toi, tu as l'air d'un fantôme de la Silicon Valley égaré dans une décharge. Tu penses que tes algorithmes vont te protéger de la terre ? Regarde autour de toi. C'est ici qu'on a enterré nos billes. C'est ici qu'on a vu les flics emmener le vieux.

— Je ne vends plus de mort, Andrea. Je vends de la fluidité. Milan dort encore ; ils ne savent pas que c'est moi qui tiens la mèche de leur réveil. Sans moi, leurs banques ferment demain.

— Rangez ça, ordonna Andrea à son garde du corps alors que Donato épaulait.

Luca fit un signe de tête à son homme, qui obéit à contrecœur.

— Qu'est-ce que tu veux, Andrea ? Mes avocats ont déjà déposé trois recours. Le serveur que tu attaques est techniquement dans les eaux internationales.

Andrea sortit un papier jauni de sa poche.

— Je ne suis pas venu pour ton code source. Je suis venu pour ça. C'est l'acte de décès de la mère. La vraie. Elle n'est pas morte de maladie. Elle a été vendue pour couvrir une dette de jeu du vieux. À Palerme. En 93. Au moment même où tu pensais que la famille était sacrée.

Le silence de Luca fut un court-circuit. Ses mâchoires se contractèrent.

— Tu mens.

— Le papier est plus résistant que tes serveurs, Luca. Ton empire est bâti sur un mensonge. On est les fils d'un lâche qui a troqué sa femme contre des cigarettes de contrebande.

Luca saisit Andrea par le revers de sa veste. Le mouvement fut un éclair. Les deux frères étaient nez à nez, leurs respirations s'entremêlant.

— Tu n'as aucune preuve, cracha Luca.

— Les preuves arrivent. Pas par moi. Par tes associés. Pour eux, tu es devenu un risque émotionnel. Et le risque, dans ton monde, se traite par suppression.

À cet instant, une explosion étouffée résonna dans la tonnara. Une fumée noire, huileuse, s'échappa des ouvertures de pierre. Les techniciens sortirent en courant, se protégeant le visage.

— Luca ! Quelqu'un a forcé le système de refroidissement ! Les onduleurs fondent !

Luca lâcha son frère. Il comprit. Ce n'était pas Andrea. C'était Londres. C'était Francfort. Ils purgeaient le système. Le soufre remplaçait l'ozone.

— On dirait que ton empire prend feu, Luca, dit Andrea en reculant vers son Alfa.

Luca ne répondit pas. Il regarda les flammes lécher les arches vieilles de cinq siècles. La tonnara redevenait un lieu de massacre. Il s'engouffra dans le brasier, laissant derrière lui le soleil et le cadavre d'un passé qui refusait de mourir.

Rampant dans la suie, Luca ne sentait plus les brûlures sur ses mains. Il serrait contre lui le « Cœur », l'unité déconnectée contenant les clés de chiffrement. Il s'extirpa par une porte dérobée, roulant dans la poussière blanche de Bagheria.

Une heure plus tard, dans une villa protégée par des bougainvilliers, Luca s'asseyait devant un plat de *panelle* frites et d'oranges amères. En face de lui, "U'Nanu", le vieux lion de la construction, le jaugait. Luca puait le plastique brûlé et la défaite.

— Tes serveurs étaient une belle idée, Luca. Mais le feu ne ment jamais. Il dit que tu es vulnérable.

— J'ai besoin de vingt-quatre heures, répondit Luca en avalant un vin rouge épais qui lui brûla la gorge. Le Cœur est intact. Si je ne me reconnecte pas, mes partenaires vont penser que j'ai détourné les fonds. Et ce ne sera pas un juge qui frappera à ta porte.

Pendant ce temps, au Palais de Justice de Palerme, Andrea fixait une photo jaunie. Deux garçons sur une plage de Cefalù. Le téléphone vibra. Un message crypté. Une adresse.

Il sortit son Beretta 92FS. Lourd. Honnête. Il reprit la route de la côte. Il savait où Luca se cacherait. Là où les murs avaient appris, depuis des siècles, à ne jamais

témoigner. Il retrouva la trace de son frère dans une propriété où l'air vibrerait de tension.

Ils se retrouvèrent dans une nef de pierre obscure. Pas de technologie cette fois. Juste deux hommes et une vérité trop lourde.

— Sors d'ici, Andrea, dit Luca, assis au milieu des débris d'un autre serveur improvisé qu'il venait de saboter lui-même pour ne rien laisser. Tout est sur cette clé. Les noms. Les juges. Les tiens. Notre père ne nous a pas seulement vendus, il a acheté la paix pour que tu puisses porter cette robe.

Andrea saisit la clé USB. Le métal était brûlant. Il regarda son frère. Le reflet des flammes dans leurs yeux était identique.

— Je ne te laisserai pas ici.

— On ne quitte pas une tonnara quand la **mattanza** est finie, Andrea. Va-t'en.

Andrea courut vers la sortie alors que le bâtiment s'effondrait dans un râle de ferraille. Dehors, il monta dans son Alfa, les mains noires de suie. Il roula jusqu'à la jetée de Mondello. Le soleil se levait, teignant la mer d'une couleur de chair meurtrie. Il sortit la clé USB, la fit briller sous la première lueur.

Il pensa à son père. À Luca. À la ville qui s'éveillait sous ses pieds, majestueuse et corrompue. Il savait qu'en livrant ces preuves, il déclencherait une guerre que la loi ne pourrait pas contenir.

Il ne jeta pas la clé à l'eau. Il la serra dans son poing. La justice était une abstraction ; le sang était une réalité matérielle. Il remonta dans la voiture.

— Au Palais, dit-il à son chauffeur. Et faites chauffer le café. La journée va être

longue.

L'Alfa s'éloigna, laissant derrière elle le murmure de la mer, ce vieux complice qui garde toujours le silence. La guerre changeait de forme, mais en Sicile, la fin restait la même : un trou dans la terre et le vent de scirocco qui efface les traces.

Chapitre 11

L'Effondrement Systémique

L'air de la salle des serveurs, au sous-sol de la Direction Investigatrice Antimafia, possédait cette odeur neutre, presque chirurgicale, de l'ozone et du plastique chauffé. C'était un froid artificiel, un climat de morgue technologique qui tranchait avec la fournaise écrasant la Via Notarbartolo, quelques étages plus haut. À Palerme, en ce mois de juillet, le sirocco portait le sable du Sahara et les fantômes de 1992. Mais ici, dans ce bunker de verre et d'acier, le seul vent qui soufflait était celui des ventilateurs de refroidissement, un bourdonnement monacal servant de linceul à la vérité.

Andrea fixait l'écran. Ses yeux, bordés de cernes couleur bitume, ne cillaient plus. Sur son bureau, un gobelet en carton contenait un reste de café froid, si serré qu'une pellicule huileuse stagnait à la surface. Un café de flic, de ceux qui ne dorment plus parce que la haine leur sert de combustible. Il se rappela l'odeur du café de son enfance : celui que son père, Don Calogero, préparait dans une Moka cabossée le dimanche matin, avant que les « amis » n'arrivent pour discuter de territoires et de pourcentages autour d'un plateau de *cannoli* dont le sucre glace semblait toujours trop blanc pour la noirceur des mains qui les saisissaient.

Aujourd'hui, Andrea allait presser une touche. Pas pour déclencher une charge de TNT sous une autoroute, mais pour injecter une toxine numérique dans les veines de la Sicile nouvelle. Le virus s'appelait « Icare ». Un nom de gamin instruit, un nom de procureur qui a trop lu pour oublier d'où il vient.

À côté de lui, l'inspecteur Messina ne disait rien. Messina était de l'ancienne école, un type qui croyait au cuir des revolvers et à la sueur des planques dans des Alfa 156 déglinguées. Son silence pesait une tonne. Il regardait Andrea avec une sorte de pitié

brutale.

— Une fois que c'est parti, Andrea, il n'y aura plus de maisons de famille. Plus rien.

Andrea ne répondit pas. Il pensait à Luca. Son frère. Le fantôme qui avait troqué le fusil à canon scié pour des algorithmes de haute fréquence. Luca ne résidait plus dans les fermes de Corleone ; il habitait le cloud, gérant la drogue et le béton par des lignes de code depuis des serveurs offshore.

Le curseur clignotait. Une pulsation verte sur un fond noir de jais. Andrea posa son index sur la touche *Entrée*. Son doigt ne tremblait pas. C'était la même immobilité que celle de son père lorsqu'il attendait qu'un rival s'installe à sa table pour lui annoncer sa condamnation d'un simple hochement de tête. Le sang ne ment pas ; il se déplace juste différemment.

Il frappa la touche.

Pendant trois secondes, rien. Puis, les moniteurs s'animèrent d'une frénésie chromatique. Icare ne se contentait pas de chiffrer les avoirs de Luca ; il les forçait à se dévoiler. Les flux financiers, ces fleuves d'argent sale qui irriguent les banques de Milan et les cabinets de Londres, s'affichèrent en clair.

— Regarde ça, lâcha Messina, la voix étranglée.

Sur l'écran central, une liste commença à défiler. Ce n'était pas des noms de soldats. C'était l'annuaire du pouvoir. Des juges de la Cour d'Appel. Des sénateurs dont les visages ornaient les affiches de la Kalsa. Des capitaines d'industrie parlant de développement durable tout en blanchissant l'argent de la reconstruction.

Et puis, le dossier *« Eredità »*. L'Héritage.

Le logiciel le craqua en quelques millisecondes. Les documents scannés apparurent : des actes de propriété, des comptes numérotés datant des années 90. Le nom de Calogero, leur père, y figurait en lettres de feu. Mais il n'était pas seul. Il était lié à des versements réguliers destinés à un jeune substitut du procureur de l'époque. Un certain Andrea.

Messina détourna les yeux. Le silence devint suffocant, plus lourd que l'air des églises baroques lors d'un enterrement de première classe. Andrea sentit un goût de fer dans la bouche. Pour détruire Luca, il devait se détruire lui-même. Pour effacer le nom du père, il devait brûler le sien.

— Il nous a piégés, dit Messina. Luca savait que tu ferais ça. Il t'emmène avec lui.

Andrea se leva. Ses jambes étaient de coton.

— Luca n'a pas compris. Je ne cherche pas à survivre. Je cherche à ce que le nom s'arrête ici.

Il se rappela une soirée de 1993. Son père l'avait emmené manger des *sarde a beccafico* à Mondello. Don Calogero mangeait avec une précision chirurgicale, retirant l'arête d'un seul geste. Il n'avait parlé que de la terre. « La terre reste, Andrea. Les hommes passent. » Aujourd'hui, la terre était faite de silicium, et les secrets étaient devenus des fichiers PDF.

Soudain, les téléphones de la salle de crise hurlèrent. Les agences de presse venaient de recevoir l'intégralité des documents. Andrea quitta la salle, traversa les couloirs vides de la DIA. Les agents s'écartaient. Il n'était plus le procureur vedette ; il était le fils de Don Calogero qui venait de trahir tout le monde.

Il sortit sur le perron de la Via Notarbartolo. La chaleur le frappa comme un coup de poing. Il monta dans sa Fiat Croma blindée, qui sentait la poussière et le vieux

plastique. Dans le rétroviseur, il vit une Audi A8 noire se mettre en branle. Ils ne couraient pas. À Palerme, la mort apprécie la chaleur.

Andrea bifurqua vers la Via Maqueda. L'air était saturé d'odeurs de friture rance et de bitume. Sur son siège passager, son téléphone vibrait sans fin. *L'onorevole* G., le juge B., les comptes aux Caimans... tout fuyait. Il s'arrêta devant un établissement sans enseigne, juste un rideau de perles : *U' Zu' Totò*. Un lieu où le temps s'était arrêté en 1980.

Il entra. L'odeur était un mélange de tabac froid et de *sfincione* huileux. Au comptoir, Totò essuyait un verre, les yeux baissés.

— Un noir, Totò.

Le café tomba, épais comme du goudron. Les deux hommes de l'Audi entrèrent. Ils n'avaient pas le look des *picciotti* d'autrefois ; ils portaient des polos sombres et des montres connectées. Des technocrates de la mort.

— Ton frère veut te parler, Andrea, dit l'un d'eux. Sa voix était dépourvue d'accent, polie par les écoles de Londres.

Andrea posa sa tasse.

— Luca n'a plus rien à dire. Ses algorithmes se dévorent entre eux.

— L'Ambiente n'est pas une base de données, procureur. C'est une nappe phréatique. Tu peux empoisonner le puits, l'eau trouvera un autre chemin. Mais toi... tu n'as plus de nom.

Andrea sortit du bar. La Croma cracha une fumée fétide. Il roula vers la zone industrielle, là où les carcasses de béton des projets jamais terminés se dressent

comme des squelettes. Il s'arrêta devant une grille rouillée : l'ancien entrepôt de son père. L'endroit sentait le sel et le gasoil. C'était ici qu'il avait vu, à dix ans, son père donner l'ordre de faire disparaître un homme. L'odeur de l'acide mêlée aux agrumes ne l'avait jamais quitté.

L'Audi s'arrêta à distance. Andrea s'assit sur le béton froid. Son téléphone vibra.

— Tu as brûlé le verger pour tuer un serpent, dit la voix calme de Luca à l'autre bout du fil. Mais le feu ne s'arrête pas à la frontière des noms.

— Le système s'écroule, Luca.

— Non. Merci pour le nettoyage. Tu as éliminé mes associés encombrants et les politiciens gourmands. J'ai déjà transféré les fonds propres vers de nouvelles blockchains. Tu as tué la Famille, Andrea, mais tu as sauvé l'entreprise. Et maintenant, tu es l'homme le plus haï de cette île.

L'appel coupa.

Andrea comprit la gifle. Luca s'était servi de l'attaque pour liquider le passé et repartir à zéro. Un homme sortit de l'ombre de l'entrepôt. Un ancien associé de son père, portant un costume de lin froissé. Il ne chercha pas son arme. Il regarda Andrea avec une pitié méprisante.

— Tu viens m'emmener ? demanda Andrea.

L'homme recracha son cure-dent.

— Non. Je viens juste fermer la porte. Personne ne veut de toi, Andrea. Ni les vivants, ni les morts.

Le rideau de fer de l'entrepôt tomba dans un fracas métallique. Andrea resta seul dans

l'obscurité, entouré par l'odeur des agrumes gâtés. Quand il sortit enfin par une porte dérobée, l'Audi était partie. Ils l'avaient condamné à la pire des sentences siciliennes : l'existence sans écho.

Il marcha jusqu'à la jetée du port. L'air était chargé de salpêtre. Au loin, les grues du terminal se dressaient comme des échassiers. Il s'assit sur le rebord du quai, les jambes ballantes au-dessus de l'eau huileuse. Un vieux pêcheur déplaça son seau de plastique pour le laisser passer.

— Ça ne mord pas aujourd'hui, dit le vieillard. Les fonds sont remués.

— Le courant finit toujours par se calmer, répondit Andrea.

— Non, fiston. En Sicile, le courant change de sens, mais il t'emporte toujours vers le fond.

Andrea sortit son téléphone, l'objet qui contenait sa trahison et sa ruine. Il le lâcha. L'appareil fit un petit *ploc* et disparut dans l'eau saumâtre, rejoignant les carcasses de scooters et les secrets inavouables.

Il se leva. Il n'irait pas au programme de protection. Il n'irait nulle part. Il commença à marcher vers le centre, silhouette grise sur l'asphalte blanc. Il n'était plus le fils de Don Calogero, il n'était plus le Procureur Buscemi. Il était le silence après l'explosion. La cendre après l'incendie.

Palerme continuait de respirer, lourde et indifférente. Elle avait survécu aux envahisseurs et aux bombes. Elle survivrait aux données. Le Sang de Palerme ne coulait plus dans les veines d'Andrea ; il avait imbibé la terre, nourri les nouveaux algorithmes de Luca et s'était dilué dans la mer.

Il s'enfonça dans les ruelles de la Kalsa, là où l'ombre est la seule chose que l'on

s'offre gratuitement. Le soleil, désormais au zénith, frappait verticalement. Tout était exposé. Tout était nu. Et pourtant, dans cette clarté absolue, rien n'était plus mystérieux que la persistance de l'Ambiente dans les décombres de l'honneur. Il n'était plus un homme. Il était le scalpel que l'on jette après l'opération, une fois que l'on s'est rendu compte que le patient était déjà mort.

Chapitre 12

Tabula Rasa

Le serveur central de la « Zone Oméga » n'était plus qu'une carcasse d'acier brossé, exhalant une odeur âcre d'ozone et de plastique calciné. À l'intérieur de la salle climatisée, où l'air était autrefois maintenu à seize degrés, la chaleur de Palerme s'engouffrait désormais par les vitres brisées. Luca resta immobile devant les voyants éteints. Son empire de chiffres binaires venait de s'effondrer sous le coup chirurgical d'un gel des avoirs ordonné par son propre frère.

Il ne restait rien. Les écrans noirs reflétaient son visage : une ombre de quarante ans, les traits tirés, la mâchoire serrée. Il retira sa montre, une Patek Philippe dont le bracelet en crocodile lui irritait soudain le poignet, et la déposa sur un guéridon d'accueil. Un objet de vingt mille euros abandonné comme un déchet. Pour redevenir un fantôme, il fallait se dépouiller de l'éclat.

Il descendit par l'escalier de service. À chaque étage, il sentait le poids de l'histoire familiale. Son père, don Calogero, avait régné par le plomb ; lui avait cru régner par la fibre optique. Il s'était trompé. La Sicile n'était pas un code informatique, c'était une terre d'asphalte et de sang qui finissait toujours par réclamer son dû.

Lorsqu'il poussa la porte de sortie, le sirocco le frappa. Ce vent sec, chargé de poussière du Sahara, collait la chemise au corps. L'odeur de la ville remplaça celle de l'ozone : un mélange de pots d'échappement, de poisson frit et de jasmin en décomposition. Il marcha d'un pas régulier vers le dédale du marché de la Vucciria. Ici, les étals de poissons ruisselaient d'eau glacée mêlée au sang des espadons découpés à vif.

Il s'arrêta devant une échoppe de *panelle*. L'huile bouillante crépitait dans la fonte. Luca commanda un *panino con la milza*. Il mangea debout, dans l'ombre, sentant la graisse brûlante marquer ses doigts. Cette eucharistie de misère était son premier acte de réintégration. On ne gère pas un territoire depuis un bureau de verre ; on le gère depuis la rue, en respirant la sueur des autres.

Un homme s'approcha, le visage tanné, vêtu d'un tricot de peau. Turi. Il ne regarda pas Luca, mais s'appuya contre le mur, une cigarette éteinte au coin des lèvres. Son mutisme était une barrière légale, une arme de précision.

— Les voitures montent vers la Via Libertà, siffla Turi. Ils ont trouvé les machines. Luca ne répondit pas. Le silence était sa seule protection. S'il parlait, il redevenait le frère du procureur. S'il se taisait, il n'était qu'une ombre parmi les ombres.

— Il y a une place à Brancaccio, continua Turi. Entre les fûts d'huile et les pièces détachées. L'obscurité y est ancienne.

Luca finit son pain. Il laissa l'homme partir en premier et s'engouffra dans une ruelle où le soleil ne pénétrait jamais.

À deux kilomètres de là, le Palais de Justice écrasait la ville sous son poids de pierre blanche. Andrea s'appuyait contre la rambarde du balcon. Sur son bureau, le rapport de la brigade financière confirmait l'arrêt cardiaque de l'organisation de Luca. Une victoire totale. Sur le papier.

Pourtant, Andrea ressentait une vacuité amère. Le vide laissé par Luca ne resterait pas vide longtemps. Il savait que la structure démantelée n'était que la couche logicielle d'un mal plus profond. L'algorithme de la corruption n'avait pas besoin de processeurs ; il était gravé dans les gènes de la ville, transmis par le regard et le non-dit.

Son adjoint, le jeune Ricci, entra avec l'enthousiasme des novices.

— Monsieur le Procureur, on a saisi les bases de données. C'est la fin. On a fait table rase.

Andrea regarda le jeune homme avec une fatigue infinie.

— Vous savez ce qui arrive quand on nettoie une terre, Ricci ? On prépare simplement le sol pour une semence plus résistante. Mon frère n'était qu'une interface. Une mise à jour. Vous avez supprimé le logiciel, mais le système d'exploitation est intact.

Luca, lui, atteignait un entrepôt sous un viaduc. L'Alfa Romeo 159, symbole de son statut déchu, fut abandonnée pour une Fiat Panda blanche, carrée comme un cercueil de métal, la peinture écaillée par le sel. Dans l'habitacle, il dépouilla le PDG. Il retira sa veste de laine froide et sa cravate en soie pour enfiler une chemise de travail en lin rugueux et une casquette de toile. Il jeta ses clés électroniques dans un bidon d'huile de vidange. Elles sombrèrent avec un gargouillis sourd.

Il s'installa au volant. L'odeur du vieux plastique chauffé et du tabac froid l'enveloppa. Il n'avait pas de GPS. Il connaissait chaque veine de ce labyrinthe. En traversant Brancaccio, il vit des hommes en marcel fumant sur des balcons étroits. Aucun ne le regardait, et pourtant, sa présence était enregistrée. Un message sans mot.

Il s'arrêta devant une carrosserie borgne. Turi l'y attendait déjà. Sur un établi, au milieu des outils pneumatiques, un routeur satellitaire modifié attendait. L'algorithme ne voyagerait plus par la fibre optique, trop surveillée, mais par des ondes hertziennes perdues dans le bruit de fond de la ville. Luca sortit une liasse de billets usés, de petites coupures indétectables. Turi les glissa sous un tas de chiffons huileux sans un regard.

Avant de partir, Luca sortit une photo de son portefeuille. Deux enfants sur une plage de galets, près de Cefalù. L'un riait, l'autre fixait l'objectif avec une gravité inquiétante. Il craqua une allumette. Les bords du papier jaunirent, puis s'enflammèrent, dévorant les visages. Les cendres s'envolèrent, emportées par le sirocco. La rupture était consommée.

Au palais de justice, Andrea retourna à son bureau. Il regarda la ville en contrebas, cette méduse de béton pressée entre la montagne et la mer. Il ramassa le rapport final de l'enquête. Sur la couverture, le titre s'étalait en lettres grasses : *TABULA RASA*.

Il prit son stylo et signa. Le mouvement était définitif. Mais alors qu'il posait l'objet, il remarqua une petite tache noire sur le papier blanc. Une cendre, une trace de suie apportée par le vent à travers la fenêtre entrouverte. Il tenta de l'essuyer, mais elle ne fit que s'étaler, laissant une marque grise, indélébile, sur son triomphe.

Le silence de Palerme, pesant et complice, semblait rire de lui. L'organisation avait muté, redevenue invisible, se fondant dans la poussière et le sang. Andrea fixa la tache de suie sur le mot *Rasa*. La partie était finie, et pourtant, il savait que dans l'ombre des entrepôts de Brancaccio, le système d'exploitation venait de redémarrer. Il éteignit la lumière, laissant les serveurs clignoter dans le noir comme les yeux d'une bête tapie dans la jungle de verre.

FIN

Merci d'avoir lu "Le Sang de Palerme"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)